



SENTIR LE MONDE JEAN DE LÉRY : UNE NOUVELLE MANIÈRE D'ÉCRIRE LE VOYAGE

Marie-Christine GOMEZ-GÉRAUD (U. Paris Nanterre)

Pour le lecteur de littérature viatique, le premier contact avec Jean de Léry est toujours marqué du sceau de cet inattendu qu'on espère des aventures. On n'entre pas dans ce récit comme dans un autre : là où tant de relations de cette époque apparaissent comme sèches, platement informatives et litaniques, *l'Histoire d'un voyage* déploie sous les yeux du lecteur un monde animé et vivant, étrange et attachant. Quand tant d'auteurs observent une sorte de neutralité qui les rend invisibles, Jean de Léry écrit sans cacher le *je* qui regarde, s'étonne, s'émerveille, s'arrête le temps d'un incident reformulé en une savoureuse anecdote qui porte à la réflexion. La mémoire reste longtemps imprégnée de certaines de ces pages.

Lire Léry revient aussi à s'affronter au mystère d'une écriture qui se dérobe à l'analyse univoque. L'on peut évidemment expliquer l'intérêt du récit par sa force documentaire, tant sur le Brésil et les autochtones que sur les conditions historiques qui permirent l'émergence d'une telle relation de voyage. Frank Lestringant l'a admirablement montré, dans ses ouvrages comme dans l'édition de 1994 qui fait toujours référence et dont les notes mettent en évidence la nécessité d'une information encyclopédique pour lire Léry. *L'Histoire d'un voyage* est bien plus qu'un document sur la France antarctique ou sur les controverses entre confessions religieuses à cette époque. Le livre est aussi bien autre chose qu'un « bréviaire de l'ethnologue¹ » : s'il est vrai que Jean de Léry ouvre la voie à une minutieuse observation des coutumes des *Tupi-Guarani*, il est loin d'observer la neutralité du regard ethnographique et d'épouser la sobriété de style de ce type de documents. Remarquons enfin qu'on a pris l'habitude, depuis peu, de lire Jean de Léry comme un « précurseur » : ce n'est pas un hasard si les anthologies scolaires l'ont admis dans leurs « groupements de textes ». Certaines pages où émerge une nouvelle conscience de « l'autre » serviront, dans un cadre scolaire, à valoriser un regard normé, voire moralisant, sur ce qu'il est convenu d'appeler « l'altérité » : ainsi au chapitre XIII, la figure du sage vieillard riant de la folie des hommes de « par-deçà », les Européens, sera rapprochée, sans doute trop rapidement, de la finesse du Huron de Voltaire. En quelque sorte, ce vieillard se moquant des *Mairs* et *Peros* et faisant l'éloge d'une Mère-Nature prodigue de biens², en deviendra l'embryon inspiré. Par une sorte de vision idéalisante et moralisatrice, les *Tupi* de Léry seront institués grands-pères du Bon sauvage³.

La relecture de l'ouvrage ouvre néanmoins de nouvelles perspectives, surtout si l'on s'arrête sur les lignes du récit les moins remarquées, où abondent les descriptions de la nature brésilienne⁴. Il respire là quelque chose que j'aimerais tenter d'explorer ici et qui concerne la

¹ Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, « Terre humaine », 1955, p. 89.

² Jean de Léry, *Histoire d'un voyage*, éd. F. Lestringant, Paris, Librairie générale, 1994, ch. XIII, p. 301-312.

³ F. Lestringant a fait la critique de cette idée dans « Jean de Léry, homme des Lumières », remarquable épilogue de son édition (Paris, Max Chaleil, 1992, p. 231-242) : « le dix-huitième siècle s'invente un seizième siècle à son image, une préhistoire anthropologique conforme à son désir » (p. 340).

⁴ Voir en particulier les chapitres IX-XIII, inventariant les racines, céréales, animaux terrestres, oiseaux et poissons, arbres, herbes et fruits.



relation entre une manière de *sentir* le monde spécifiquement lérienne et de le mettre en écriture⁵.

PRÉSENCE DES SENS DANS LES VOYAGES ?

Il suffit de comparer les *Tristes tropiques* et *l'Histoire d'un voyage* pour saisir immédiatement la distance de perception des voyageurs, quatre siècles plus tard. Isolons un paragraphe dans le récit de Claude Lévi-Strauss, marqué par la place des sens dans l'être au monde du voyageur :

Sitôt la pluie terminée, nous reprenons la marche dans une forêt touffue et sombre, pleine d'odeurs fraîches et de fruits sauvages : *genipapo* à chair lourde et d'âpre saveur ; *guavira* des clairières, qui a la réputation de désaltérer le voyageur de sa pulpe éternellement froide, ou *caju* révélateurs d'anciennes plantations indigènes.⁶

En revanche, et on l'a beaucoup écrit, les voyageurs du XVI^e siècle privilégiaient le sens de la vue⁷. Ils voyaient beaucoup, entendaient peu, sentaient et goûtaient encore moins. Au moins le semblait-il à lire leurs relations. Autant qu'un trait de culture daté, ce silence des sens a aussi beaucoup à voir avec le genre viatique tel qu'il se pratique à l'époque. Le livre de voyage se veut didactique ; il repose sur des *items* que l'édition juge incontournables. Dans ce processus, la part dévolue à la perception personnelle du monde n'a pas grand intérêt. Mais la lecture des manuscrits de voyage montre au contraire que les voyageurs peuvent évoquer des sensations, des émotions, toutes remarques mal accueillies par le récit normé qui plaît aux lecteurs et que privilégient les éditeurs.

Pour étayer ce propos, je me bornerai ici à deux exemples. Celui de Félix Fabri, pèlerin en 1483, dont le récit n'a vu qu'une édition en allemand au XVI^e siècle et dont la prolixité a sans doute découragé les éditeurs⁸. Si nombre de sensations y sont informées par les réminiscences bibliques, comme celle de la rosée au Sinaï, mise en relation avec la manne (Ex 16⁹), d'autres relèvent de la pure contemplation du spectacle du monde, comme cette description du désert :

Il se présente [au désert] toujours quelque chose de nouveau qui remplit d'admiration : soit l'apparence admirable des montagnes, soit la couleur de la terre et la variété des roches et des cailloux, soit l'excès même du relief, de la stérilité et de l'étendue ; toutes choses dont les curieux sont friands. Je dois avouer, moi-même, que j'ai connu plus de délices dans l'immensité et stérilité du désert et le spectacle effrayant qu'il offre aux

⁵ Sur ce sujet, d'autres chercheurs feront la lumière, puisque Rebecca Legrand prépare à l'université de Lille une thèse sous le titre : *Les perceptions sensorielles dans la littérature viatique à la Renaissance : étude d'une poétique de la contrainte*, sous la direction de Marie-Claire Thomine (Lille) et Grégoire Holtz (Saint-Quentin-en-Yvelines). Nous apprenons la gestation de ce travail au moment même de la relecture du présent article.

⁶ Cl. Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, *op. cit.*, p. 194. On pourrait faire les mêmes remarques sur de nombreuses pages de l'ouvrage. Pour exemple, voir la description de la pluie à São Paulo (p. 109) ou la description du coucher de soleil en mer (p. 69).

⁷ Même cette idée a été contestée par Numa Broc quand, évoquant très rapidement quelques récits de pèlerinage, il écrivait : « peu de choses à glaner dans cette littérature pieuse : le mysticisme n'est pas la meilleure attitude pour regarder le monde matériel » (*La Géographie de la Renaissance*, Paris, CTHS, 1986, p. 138).

⁸ Depuis, une édition en latin (Conrad H. Hassler, Stuttgart, 1853) et surtout une édition bilingue en français (Félix Fabri, *Les errances de Frère Félix, pèlerin en Terre sainte, en Arabie et en Égypte*, tome I : traités 1 et 2, édition de Jean Meyers et Michel Tarayre, Paris, Classiques Garnier, 2014). La partie égyptienne de l'*Evagatorium* a fait l'objet d'une traduction en français (trad. de l'allemand par G. Hurseaux, éd. J. Masson), Le Caire, IFAO, « Voyages en Égypte », 1975, dont les index sont des auxiliaires précieux à la lecture d'un texte-fléuve.

⁹ Voir éd. J. Masson, t. I, p. 174 (« Nous suçâmes donc avec délice, ce matin-là, de la très douce rosée de ce désert »).



yeux, que je n'en eus jamais au milieu de la fertilité de l'Égypte, sa richesse et sa captivante beauté¹⁰.

Outre la jouissance née au spectacle du monde, la variété séduit le voyageur et enrichit sa palette sensorielle, mais on l'aura noté, c'est surtout par le canal de la vue que se voit affectée l'émotivité.

Est-il question des autres sens ? Où sont-elles « ces secousses visuelles ou olfactives, cette joyeuse chaleur pour les yeux, cette brûlure exquise pour la langue ajout[ant] un nouveau registre au clavier sensoriel d'une civilisation qui ne s'était pas doutée de sa fadeur¹¹ » ? Il y a fort à parier que Cl. Lévi-Strauss, écrivant ces lignes, y projette son propre étonnement devant le monde brésilien sur les voyageurs d'autrefois. Mais sa question est juste : pourquoi courir le monde à la recherche du poivre, du clou de girofle ou de la cannelle, denrées devenues tellement obsessionnelles que même Jacques Cartier qui parcourut les terres à l'est du Canada actuel les intègre dans le glossaire franco-indien de son *Brief recit et succincte narration* publié en 1545¹² ? Que sont ces mystérieux *canonotha* et *adothathny* ? Sans le goût marqué de l'époque pour ces saveurs fortes et exotiques, nous n'aurions pas à gloser ce détail du texte. Il n'en reste pas moins que les représentations des sensations gustatives ou olfactives restent discrètes ou laconiques, même dans les récits manuscrits.

Un voyageur comme François de Pavie qui écrit vers 1585 vante les fruits du Proche-Orient, « les plus beaux et de meilleur goust que j'aye jamais veus ni en France, Espagne, ne Italie », sans cependant caractériser en rien la saveur, mais en recourant à l'hyperbole qui reste majoritairement le procédé destiné à valoriser les *realia* exotiques. La description du *Cavué* – sans doute la première dans la littérature en français – s'arrête davantage sur le mode de préparation et les vertus du breuvage : seule est notée la coutume de le boire « le plus chaud qu'ils le peuvent humer ». À Chypre, François de Pavie remarque aussi les câpres et les becfignes, oiseaux confits « avec du sel, dans du fort vinaigre », c'est-à-dire des saveurs puissamment marquées. Mais une fois encore, c'est le mode de préparation qui retient son attention ; le lecteur curieux devra, de la recette, déduire le goût du mets. Pas de caractérisation non plus du musc autre que « ceste suäve odeur de civette¹³ », relevée au Caire. La palette sensorielle reste limitée et pour l'essentiel elle s'exprime surtout dans les manuscrits, avec un vocabulaire finalement assez pauvre¹⁴.

Dans cette mesure, la présence de notations sensorielles dans le récit de Jean de Léry marque l'une des spécificités de son écriture.

PRÉÉMINENCE DE LA VUE DANS L'HISTOIRE D'UN VOYAGE

L'examen de la liste des occurrences des notations sensorielles dans le récit confirme la présence écrasante des précisions visuelles. L'œil est avant tout témoin du réel ; il confirme la véracité de ce qui pourrait sembler improbable et ceci dès les plus antiques récits comme les

¹⁰ *Ibid.*, t. 1, p. 129.

¹¹ Cl. Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, *op. cit.*, p. 39.

¹² Sur cette curiosité, voir la note rédigée par Michel Bideaux dans son édition des *Relations*, Montréal, PUM, 1986, p. 409, n. 661.

¹³ Sur cet auteur et les détails afférant à la notation des sensations dans les manuscrits, je renvoie le lecteur à mon article : « Enquête aux origines du carnet de voyage. De quelques manuscrits de voyage au Proche-Orient (XVI^e siècle) », *Viatica*, n° 5, 2018, URL : <https://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=844>.

¹⁴ L'attention au sucré ne semble pas faire l'objet de plus grands développements. L'article de Pierre Johann Laffitte, « Le flot sucré des paroles dans le sel des larmes dans le *Decameron* », *Du sucre*, V. Duchet-Gavet et J.-G. Lapacherie (éds.), Biarritz, Atlantica, 2007, p. 49-68, montre que le goût est immédiatement métaphorisé, mais jamais mentionné ou décrit pour lui-même. Il note une fois seulement dans son corpus la présence « du sucre (*zucchero*) qui recouvre deux boulettes de gingembre » (p. 50).



*Histoires d'Hérodote*¹⁵. Il y a plus. « Depuis Platon et Aristote, la culture occidentale privilégie la vue et l'ouïe, sens réputés nobles et distancés, car préservés du contact immédiat avec la matière ; en retour, l'histoire des mœurs témoigne du contrôle croissant de l'odorat, du goût et du toucher, toujours suspects d'animalité en raison de leur proximité avec les corps¹⁶. »

Ceci admis, la manière dont les notations visuelles se structurent et s'articulent chez Léry doit retenir l'attention.

Il est vrai que la description du spectacle visuel occupe la première place. On note bien évidemment la précision du dispositif dans la description animalière. L'évocation de l'*Arat* est à cet égard canonique :

ayant les plumes des aisles et celles de la queue, qu'il a longues de pied et demi, moitié aussi rouges que fine escarlate, et l'autre moitié (la tige au milieu de chaque plume séparant toujours les couleurs opposées des deux costez) de couleur celeste aussi estincelante que le plus fin escarlatin qui se puisse voir, et au surplus tout le reste du corps azuré : quand cest oiseau est au soleil, où il se tient ordinairement, il n'y a œil qui se puisse lasser de le regarder¹⁷.

Couleur saisie dans sa diversité, disposition des différents coloris sur le corps de l'oiseau, formule hyperbolique topique (« le plus... qui se puisse voir »), influence de la lumière sur le tableau, admiration. Tels sont les éléments qui servent à Léry pour élaborer, non seulement une description, mais un art de voir qui valorise l'objet. Le portrait du *Canidé* vérifie ce propos :

L'autre [oiseau] nommé *Canidé*, ayant tout le plumage sous le ventre et à l'entour du col aussi jaune que fin or : le dessus du dos, les aisles et la queue, d'un bleu si naïf qu'il n'est pas possible de plus, estant advis qu'il soit vestu d'une toile d'or par dessous, et emmantelé de damas violet figuré par dessus, on est ravi de telle beauté¹⁸.

Cette fois, ce n'est pas la lumière qui transforme l'objet, mais bien le regard qui travaille l'apparence de l'oiseau (« estant advis qu'il soit ») grâce à la métaphore du tissu précieux (or, damas).

La lecture précise du texte invite à ce stade à examiner comment le plaisir qui naît du spectacle du monde étranger s'articule avec l'influence de la lumière quand elle frappe l'objet et avec le travail du style qui le reconfigure. Léry a noté par ailleurs le plaisir des sauvages à voir le miroitement de la lumière sur les épées¹⁹ ; il s'attarde longuement sur le plaisir qu'il tire lui-même du spectacle des batailles au Brésil :

Surquoy cependant je diray, qu'encores que j'aye souvent veu de la gendarmerie, tant de pied que de cheval, en ces pays par-deçà, que neantmoins je n'ay jamais eu tant de contentement en mon esprit, de voir les compagnies de gens de pied avec leurs morions dorez et armes luisantes, que j'eu lors de plaisir à voir combattre ces sauvages. Car outre le passe-temps qu'il y avoit de les voir sauter, siffler, et si dextrement et diligemment manier en rond et en passade, encor faisoit-il

¹⁵ Voir François Hartog, *Le Miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 1980 et en particulier les chapitres : « Une rhétorique de l'altérité » et « L'œil et l'oreille ». Je renvoie aussi à mon ouvrage de synthèse : *Écrire le voyage au XVI^e siècle*, Paris, PUF, 2000.

¹⁶ Éric Letonturier et Brigitte Munier, « La sensorialité, une communication paradoxale », *Hermès*, n° 74, 2016/1, p. 17.

¹⁷ Léry, *Histoire d'un voyage*, p. 279.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ Voir *Ibid.*, p. 342 : « incontinent qu'ils les avoyent, jettans les fourreaux, comme ils font aussi les gaines des cousteaux qu'on leur baille, ils prennent plus de plaisir à les voir tresluire du commencement, ou d'en couper des branches de bois, qu'ils ne les estimoient propres pour combattre » (c'est moi qui souligne).



merveilleusement bon voir non seulement tant de flesches, avec leurs grands empençons de plumes rouges, bleuës, vertes, incarnates et d'autres couleurs, voler en l'air parmi les rayons du soleil qui les faisoit estinceler : mais aussi tant de robbes, bonnets, bracelets et autres bagages faits aussi de ces plumes naturelles et naïves, dont les sauvages estoyent vestus²⁰.

Une fois encore, les « rayons du soleil » transfigurent la scène de guerre, qui comme on sait, est un sujet artistique sinon topique, du moins assez fréquent à cette époque²¹. D'une manière plus générale, la puissance de la lumière devient chez Léry puissance d'illusion dont on tire plaisir²². Il faudrait s'arrêter sur les modalités de l'illusion (usage du verbe « sembler », de l'expression « l'on diroit », etc.) Dans la baie de Guanabara, « on void une grosse roche faite en forme de tour, laquelle quand le soleil frappe dessus, tresluit et estincelle si tres-fort, qu'aucuns pensent que ce soit une sorte d'Esmeralde²³ ». Le Pain de sucre, dit alors « Pot de beurre », est valorisé lui aussi par un regard qui transforme la nature en une œuvre d'art comme on en trouverait dans des jardins sculptés par la main de l'homme. C'est une « montagne et roche pyramidale, laquelle n'est pas seulement d'esmerveillable et excessive hauteur, mais aussi à la voir de loin, on diroit qu'elle est artificielle²⁴ ». C'est ici la « vue de loin » qui provoque l'illusion, procédé qu'on retrouvera dans l'évocation des sauvages qu'on croirait vêtus de chausses quand ils se teignent le corps (« vous jugeriez à les voir un peu de loin de ceste façon, qu'ils ont chaussez des chausses de prestre²⁵ »).

Simultanément, cette capacité descriptive capable de transformer le monde se conjugue avec un désir de précision parfois impossible à combler. Comment rendre certaines nuances des coloris ? Léry recourt alors à des adjectifs de l'approximation, dotés du suffixe *-âtre* : les dauphins dans l'eau paraissent « rougeastres », le sarigoy est « grisastre », le *gonambuch* ou oiseau-mouche « blanchastre », le poisson désigné comme l'*acara-bouten* est « de couleur tannée ou rougeastre ». Comment rendre la nouveauté du Brésil ? Le récit ne saurait être un Brésil portatif. Il est significatif que Léry exprime son désir d'en garder une image quand il demande à Jean Gardien « expert en l'art de pourtraiture de contrefaire tant cestuy-là [un *Coaty*] que beaucoup d'autres [animaux]²⁶ ». S'il est « malaisé de [...] bien représenter, ni par escrit, ni mesme par peinture²⁷ » les sauvages, c'est parce que le simulacre n'est qu'une pâle image, bien plus pâle que la mémoire de l'expérience vécue d'une manière holistique. Et ceci engage les autres sens.

²⁰ *Ibid.*, p. 351. C'est moi qui souligne.

²¹ Voir la note 1 de la page 351 de F. Lestringant soulignant des « jugements esthétiques, qui peuvent aujourd'hui surprendre ». On pense aux tableaux de bataille qui n'ont pas seulement une vocation documentaire mais exaltent un ordre ; on songe encore davantage à la musique célébrant la beauté du spectacle militaire et du fracas des armes. *La Bataille de Marignan* de Clément Jannequin qui sollicite l'onomatopée, les cadences et les rythmes est un exemple de cette manière esthétisante de représenter la guerre à cette époque. G.-J. Pinault (mentionné par F. Lestringant, *ibid.*) souligne en outre que « la guerre n'est pas essentiellement l'affrontement, mais plutôt une démonstration de la force interne du guerrier » (« BELLVM : la guerre et la beauté », *De Virgile à Jacob Balde. Hommage à Mme Andrée Thill*, Bulletin de la Faculté des Lettres de Mulhouse, fascicule xv, 1987, p. 155). Ceci explique en partie l'éloge de ces combats dans la littérature de l'époque.

²² Ce regard est peu fréquent dans la littérature de voyage, sauf peut-être chez Philippe Canaye, seigneur du Fresne, *Le Voyage du Levant. De Venise à Constantinople, l'émerveillement d'un jeune humaniste (1573)*, éd. H. Hauser [1897], Ferrières, Éd. de Poliphile, 1986. Voir la description de la mariée pérote qui éblouit littéralement le voyageur.

²³ Léry, *Histoire d'un voyage*, p. 156.

²⁴ *Ibid.*, p. 198. C'est moi qui souligne.

²⁵ *Ibid.*, p. 218.

²⁶ *Ibid.*, p. 275. Pour l'interprétation de ce désir et de ce refus, voir la note 3 de la même page.

²⁷ *Ibid.*, p. 234.



EXPÉRIENCE DES AUTRES SENS DANS LE RÉCIT

Cette immersion complète dans le monde du Brésil et de ses habitants est quelquefois évoquée. Il est significatif qu'en de telles circonstances, Léry tente de décrire ce qu'il vit et sent, et pas seulement ce qu'il voit.

[...] je passois à travers d'une grande forest, contemplant en icelle tant de divers arbres, herbes et fleurs verdoyantes et odoriferantes : ensemble oyant le chant d'une infinité d'oyseaux rossignollans parmi ce bois où lors le soleil donnoit, me voyant, di-je, comme convié à louer Dieu par toutes ces choses, ayant d'ailleurs le cœur gay, je me prins à chanter à haute voix le Pseaume 104 : Sus, sus, mon ame²⁸.

Moment de ravissement quasi mystique dans une forêt du Nouveau Monde, instant de convocation de multiples impressions sensorielles ramassées en une seule phrase : la louange naît d'une profonde incarnation dans l'espace étranger ; la sérénité du sujet se déduit de la douce assonance [ã] qui scande le propos et convoque, dans la fonction de la forme progressive du participe présent, un monde où bat le cœur du vivant. Cette écriture se situe aux antipodes d'un paysage figé : elle tente de restituer un monde global, et dans ce monde, une conscience qui le perçoit par tous ses sens.

Si l'on doit noter la prééminence de la vue, l'étude des occurrences des mentions faites aux autres sens ne manque pas d'intérêt : sans doute le sens du toucher est-il celui qui est le moins représenté. Nous en avons relevé seulement deux occurrences, dans le registre du râpeux : la peau des requins est « presque aussi rude et aspre qu'une lime²⁹ » ; le corps du gros lézard paraît « couvert d'escailles blanchastres, aspres et raboteuses comme coquilles d'huitres³⁰ ».

En revanche, les notations relatives au goût foisonnent et progressent vers la caractérisation : au début, les nourritures sauvages semblent « estranges », mais peu à peu, le voyageur apprivoise ces mets inconnus. Les chapitres consacrés aux animaux et aux plantes foisonnent de ces remarques. On a déjà noté que Léry divisait le monde animal en deux catégories : le comestible et l'incomestible³¹. Que la nature soit considérée comme la mère nourricière qui prodigue l'essentiel n'a rien d'original. En revanche, la manière dont Léry passe au crible des sens le jardin brésilien et la faune mérite qu'on s'y arrête. En cela, le récit lérien est une sorte d'hapax dans la littérature viatique de l'époque au moins.

Pour apprivoiser les mets nouveaux, l'auteur recourt à deux formules dans le texte. En premier lieu, il caractérise et quantifie la saveur : la racine de *mingant* est « de fort bonne saveur³² » ; le *tatou*, d'« assez bonne saveur » ; le poisson désigné comme *tamou-ata* a une chair « fort tendre, bonne et savoureuse » ; les « anguilles terrestres » sont « une viande fort fade et douçastre » ; le fruit de l'*acajou* ou anacardier, rend « un jus un peu aigret, et neantmoins agreable à la bouche : quand on a chaut ceste liqueur rafraischit si plaisamment qu'il n'est possible de plus³³ ». Le *caouin* préparé par les femmes « a presque goust de laict aigre³⁴ ».

²⁸ *Ibid.*, p. 417.

²⁹ *Ibid.*, p. 133.

³⁰ *Ibid.*, p. 269.

³¹ Cette question engage aussi le problème de l'interdit alimentaire. Sur le tabou de la psittacophilie, voir mon article à paraître dans *Viatica*, « Exotisme, Altérité animale et Identité humaine. Les perroquets de Jean de Léry » (fin 2022).

³² Nous renvoyons pour ces brèves citations aux chapitres IX-XIII, et ne mentionnons la référence que lorsque l'extrait mérite un commentaire développé.

³³ *Ibid.*, p. 319.

³⁴ *Ibid.*, p. 248.



Certaines saveurs, au-delà du fade, sont désignées péjorativement : l'*acara-bouten* « n'a pas le goust fort agreable au palais ».

La palette des notations est assez étendue, mais le second procédé pour donner à « taster » ces mets exotiques reste la comparaison, fréquemment utilisée : la chair du *tapir* a « mesme goust que celle de bœuf » ; l'*ouara*, « n'est pas moins delicat que nostre truite » ; le *pag* a goût de veau ; les *touous*, sorte d'iguanes ou gros lézards, donnent une viande « aussi blanche, delicate, tendre, et savoureuse que le blanc d'un chapon³⁵ ». La comparaison assure en quelque sorte une forme d'apprivoisement qui permet l'ingestion.

La caractérisation des saveurs passe aussi par la mention des exhausteurs de goût. Si Léry note que les sauvages ne salent pas leurs viandes pour la conservation³⁶, il remarque que le *jonquet* constitue l'assaisonnement principal, ajouté après la cuisson :

Il y a aussi quantité de certain poyvre long, duquel les marchans par deçà se servent seulement à la teinture : mais quant à nos sauvages, le pilant et broyant avec du sel, lequel (retenant expressément pour cela de l'eau de mer dans des fosses) ils sçavent bien faire, appellans ce meslange *Jonquet*, ils en usent comme nous faisons de sel sur table : non pas toutesfois ainsi que nous, soit en chair, poisson ou autres viandes, ils salent leurs morceaux avant que les mettre en la bouche : car eux prenans le morceau le premier et à part, pincents puis apres avec les deux doigts à chascune fois de ce *Jonquet*, et l'avalent pour donner saveur à leur viande³⁷.

La cuisine sauvage, plus élaborée qu'on le pense de prime abord, réduit sans doute la frontière admise entre sauvages et civilisés. La comparaison de la pâte obtenue à partir du *maniot* avec le « molet de pain blanc tout chaud³⁸ » accentue encore la sympathie de Léry si l'on considère que le pain est la nourriture de base dans la société de l'époque en Europe.

Si Léry ne cultive pas le prodigieux dans son récit, il rejoint néanmoins une habitude des premiers récits de voyage vers les Amériques qui consiste à regarder les produits tirés de la nature de « par-delà » comme dotés d'un surplus gustatif exprimé par l'hyperbole, ou thérapeutique – c'était le cas chez Jacques Cartier³⁹. L'exemple des figues du Brésil, fruits du *paco-aire*, est éclairant : elles ont « encores le goust plus doux et savoureux que les meilleures figues de Marseille qui se puissent trouver⁴⁰ ». Mais s'il est un prodige, c'est dans la canne à sucre, en ce qu'elle peut combiner le sucré et l'aigre, dans une alchimie inattendue.

³⁵ *Ibid.*, p. 267. L'enthousiasme de Léry pour la viande de *touou* mériterait d'être commenté plus au long. Entre le dégoût pour l'animal « hideux » et la formule humoristique « je ne chantois que de lezards », il y a la magie d'une préparation minutieuse et le passage du cru au cuit.

³⁶ Voir *Ibid.*, p. 259.

³⁷ *Ibid.*, p. 333. La remarque est intéressante : les Hurons, en Amérique du Nord, en revanche n'utilisaient pas de sel. Jean de Brébeuf, un siècle plus tard, avoue être dégoûté des *sagamités* sauvages, précisément à cause de ce manque de sel. L'insipide n'est supportable qu'au prix d'une spiritualisation de l'expérience (« le fiel de Notre-Seigneur » rend les « viandes » plus douces et plus savoureuses ». J. de Brébeuf, *Écrits en Huronie*, éd. Gilles Thérien, Québec, Bibliothèque québécoise, 1996, p. 95).

³⁸ Léry, *Histoire d'un voyage*, p. 238.

³⁹ L'*annedda* (« épipette blanche ») a des vertus prodigieuses contre le scorbut et guérit mieux que « si tous les medecins de Louvain et de Montpellier y eussent esté avec toutes les drogues d'Alexandrie », J. Cartier, *Relations*, op. cit., p. 174.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 320. Voir aussi la description de l'ananas pour l'usage de la comparaison à fonction superlative : « quant au goust fondans en la bouche, et estans naturellement si doux, qu'il n'y a confitures de ce pays qui les surpassent : je tiens que c'est le plus excellent fruit de l'Amérique. Et de fait, moy-mesme, estant par-delà, en ayant pressé tel dont j'ay fait sortir pres d'un verre de suc, ceste liqueur ne me sembloit pas moindre que malvaisie ». Ici, les comparaisons s'enchaînent dans une progression superlative.



Sur lequel propos [de la canne à sucre] je diray une chose de laquelle possible plusieurs s'esmerveilleront. C'est que nonobstant la qualité du sucre, lequel, comme chacun sçait, est si doux que rien plus, nous avons neantmoins quelquesfois expressément laissé envieillir et moisir des cannes de sucre, lesquelles ainsi corrompues les laissans puis apres tremper quelque temps dans de l'eau, elle s'aigrissoit de telle façon qu'elle nous servoit de vinaigre⁴¹.

La remarque de Léry montre, s'il fallait encore s'en convaincre, sa capacité à saisir autrement le monde nouveau. Le salé, le relevé, l'aigre et le doux sont caractérisés d'une manière précise dans une sorte de fête de saveurs qui se succèdent ou se superposent.

Le goût certes, mais aussi l'odorat. Si les mentions du puant et du nauséabond sont fréquentes et pas seulement chez Léry – ce sont même les plus fréquentes, souvent associées aux difficultés du voyage en mer ou à la saleté ambiante – plus intéressantes sont les mentions des parfums relevées dans *l'Histoire d'un voyage*. Loin d'égaliser sur le plan quantitatif les mentions gustatives, elles méritent attention. Le *petun* ou tabac n'a « pas la senteur mal plaisante ». L'odeur ici n'est pas caractérisée mais évaluée en fonction d'un agrément, ce qui donne à penser que pour Léry, le Brésil est un univers de délectation. Le *mastic*, quant à lui, prend place dans un véritable paysage de parfums, « lequel avec une infinité d'autres herbes et fleurs odoriferantes, rend la terre de tres bonne et souefve senteur⁴² ». Cette fois, les fragrances se mêlent pour produire un parfum qui contamine heureusement l'environnement. L'arôme du bois de rose surtout charme le voyageur :

[...] il y a un arbre en ce pays-là, lequel avec la beauté sent si merveilleusement bon, que quand les menuisiers le chapotoyent ou rabotoyent, si nous en prenions des coupeaux ou des buschilles en la main, nous avions la vraye senteur d'une franche rose⁴³.

Le sens de l'odorat enchante le paysage mais il permet aussi une connaissance particulière de l'espace, de repérage des lieux. Chez Léry, la célèbre odeur de framboise des *ananas* est si forte qu'« en allant par les bois et autres lieux où ils croissent, *on les sent de fort loin*⁴⁴ ». Parfum superlatif en quelque sorte qui pénètre l'environnement et dure dans le temps. Ainsi, la farine de *maniot*

[...] a la vraye senteur de l'amidon, fait de pur froment long temps trempé en l'eau quand il est encore frais et liquide, tellement que depuis mon retour par-deça m'estant trouvé en un lieu où on en faisoit, ce *flair me fit ressouvenir de l'odeur* qu'on sent ordinairement és maisons des sauvages, quand on y fait de la farine de racine⁴⁵.

On se trouve ici, et cela a déjà été signalé, devant l'une des premières mentions de la conscience d'une mémoire olfactive, phénomène qui aura un beau destin en littérature. La plus ténue, la moins tenace des sensations traverse le temps, comme peut le faire l'écho des voix évanouies des sauvages.

⁴¹ *Ibid.*, p. 323.

⁴² *Ibid.*, p. 324.

⁴³ *Ibid.*, p. 316.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 326. C'est moi qui souligne. Pour ce fruit, la procédure descriptive rejoint celles que nous avons déjà observées, notamment la comparaison à valeur superlative. On notera simplement la nuance inattendue du « jaune azuré ». Il figure sur la gravure de la famille *tupinamba* (*ibid.*, p. 231), comme fruit emblématique du Brésil.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 286.



En effet, Léry est aussi sensible à l'expérience de l'ouïe. Parfois c'est l'occasion d'évoquer un des prodiges de la nature brésilienne qui défie les lois de la raison. Le *gonambuch*, ou oiseau-mouche,

combien qu'il n'ait pas le corps plus gros qu'un frelon, ou qu'un cerf-volant, triomphe neantmoins de chanter : tellement que ce trespetit oyselet, ne bougeant gueres de dessus ce gros mil, que nos Ameriquains appellent *Avati*, ou sur autres grandes herbes, ayant le bec et le gosier tousjours ouvert, si on ne l'oyoit et voyoit par experience, on ne croiroit jamais que d'un si petit corps il peust sortir un chant si franc et si haut, voire diray si clair et si net qu'il ne doit rien au Rossignol⁴⁶.

Mais c'est surtout à la voix des autochtones que Jean de Léry semble sensible, une voix capable de moduler les émotions les plus diverses et qui atteste leur humanité. Les thrènes des femmes « braillans si fort et si haut, que vous diriez que ce sont hurlemens de chiens et de loups⁴⁷ » adoptent un rythme lent : les pleureuses chantent en « trainant leurs voix⁴⁸ ». Le hurlement fend le cœur, affecte la sensibilité ; il ne dévalorise pas plus le chant sauvage que le terme « brailler » qu'il faut entendre comme « crier fort ». C'est en quelque sorte une « voix penetrante et [...] piteuse⁴⁹ », comme celle de cet oiseau qui impressionne si fort les *Tupi*.

Le hurlement, c'est aussi le cri de guerre, caractérisé par sa puissance⁵⁰. Dans le cérémonial religieux évoqué au chapitre XVI enfin s'exprime toute une gamme de modulations diverses. Léry qui observe à distance un rituel auquel il n'est pas admis, et qui, de surcroît, ne comprend ni le sens des paroles proférées ou chantées, ni la signification des danses qu'il aperçoit, reçoit le spectacle uniquement par la voie sensorielle. Sa situation de pure étrangeté l'empêche d'intellectualiser sa perception du rituel qu'il ne peut s'aventurer à interpréter ; il ne peut que noter des gestes et des attitudes – comme le ferait un ethnographe. Sa sensibilité à la musique autochtone retient l'attention : il retient les inflexions des voix sauvages, le rythme des mélodies, ses émotions successives et contrastées. Notons que dans l'édition de 1611, Léry fera imprimer les partitions de cinq airs sauvages, dont celle qui est évoquée ci-dessous⁵¹.

Toutesfois, apres que ces bruiets et hurlemens confus furent finis, les hommes faisans une petite pose (les femmes et les enfans se taisans lors tous cois) nous les entendismes derechef chantans et faisans resonner leurs voix d'un accord si merveilleux, que m'estant un peu rassuré, oyant ces doux et plus gracieux sons, il ne faut pas demander si je desirois de les voir de pres⁵².

Or ces ceremonies ayans ainsi duré pres de deux heures, ces cinq ou six cens hommes sauvages ne cessans tousjours de danser et chanter, il y eut une telle melodie qu'attendu qu'ils ne sçavent que c'est de musique, ceux qui ne les ont ouys ne croiroient jamais qu'ils s'accordassent si bien. Et de faict, au lieu que du commencement de ce sabbat (estant comme j'ay

⁴⁶ *Ibid.*, p. 238.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 470.

⁴⁸ *Ibid.* Sur la question de la voix des sauvages, je renvoie le lecteur curieux à mon article « Enquête sur la voix des autres. Récits de voyage en Nouvelle-France, XVI^e-XVII^e siècles », *Voix autochtones dans les écrits de la Nouvelle-France*, Luc Vaillancourt, Sandrine Tailleux et Émilie Urbain (éds.), Paris, Hermann, 2019, p. 139-150.

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ Voir *Ibid.*, p. 347 : « ils se prendrent à hurler de telle façon, que non seulement ceux qui vont à la chasse aux loups par-deçà, en comparaison, ne menent point tant de bruiet, mais aussi pour certain, l'air fendait de leurs cris et de leurs voix, quand il eust tonné du ciel, nous ne l'eussions pas entendu. »

⁵¹ Le site Gallica offre la possibilité de consulter l'ouvrage. Reproductions aux pages 174, 191, 315, 322 et 323 de l'exemplaire. La musique est suffisamment bien précisée pour être chantée. Le passage convoqué ici apparaît à l'adresse suivante : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k580169/f402.item>.

⁵² Léry, *Histoire d'un voyage*, p. 399.



dit en la maison des femmes), j'avois eu quelque crainte, j'eu lors en recompense une telle joye, que non seulement oyant les accords si bien mesurez d'une telle multitude, et sur tout pour la cadence et le refrain de la balade, à chacun couplet tous en traïnans leurs voix, disans : *heu, heuaüre, heüra, heüraüre, heüra, heüra, oueh*, j'en demeuray tout ravi mais aussi toutes les fois qu'il m'en ressouvient, le cœur m'en tressaillant, il me semble que je les aye encor aux oreilles⁵³.

La lecture attentive de ces deux passages convainc le lecteur de l'aptitude artistique des sauvages – si ce n'est son but, c'est du moins son effet. Le chant est cadencé, structuré⁵⁴, harmonieux ; il a sur l'âme de celui qui écoute un effet puissant, comme l'indique le terme « ravi » qui ne traduit pas le simple contentement, mais une forme d'exaltation⁵⁵. La force de l'impression est durable, comme celle de l'odeur de la farine de *maniot*. La mémoire des sons évanouis, des parfums fugaces, traverse le temps et restitue au voyageur un monde évanoui au loin.

FIN DU VOYAGE ET PERTE DES SENS

Ce n'est donc pas seulement la capacité à connaître le monde par les cinq sens et à l'écrire pour restituer un monde dans sa réalité totale qui fait la spécificité de Jean de Léry. Les sens mettent en jeu aussi bien une présence au monde qu'une forme de mémoire sans doute stimulée par la nostalgie.

Dans le récit du retour, entre les lignes de la tragique aventure des voyageurs, surgit un détail : celui de la perte des sens consécutive, soit à la faiblesse par dénutrition, soit au traumatisme de l'expérience nautique.

Et pour la fin de nos misereres, quand nous fusmes arrivez à Nantes, comme si tous nos sens eussent esté entierement renversez, nous fusmes environ huit jours oyans si dur, et ayans la veuë si offusquée que nous pensions devenir sourds et aveugles⁵⁶.

On rencontre de ces cécités provisoires à d'autres occasions dans les récits de voyage⁵⁷. Sans doute sommes-nous en présence d'un signe de l'épreuve qualifiante que constitue la traversée outre-mer. D'ailleurs, comme dans un récit d'initiation, le sujet bénéficie ensuite d'un surplus d'être : peu de temps après, écrit Léry, « je n'entendis jamais plus clair, ni n'eu meilleure veuë⁵⁸ ». L'auteur sauvé des eaux, le manuscrit sauvé de la perte⁵⁹ ont le même destin avoué : servir la mémoire confessionnelle protestante. Mais il faut cette chute dans l'abîme pour revoir la lumière dans un éclat nouveau. L'aveuglement du retour prélude à un surplus de perception sensorielle et cette acuité profite à l'écriture de Jean de Léry : une autre avenue s'ouvre, sur le monde vivant, bruisant, odoriférant, savoureux et coloré du Brésil. *In fine*, l'*Histoire* révélera une perception du monde étranger plus sensible qu'intellectuelle.

⁵³ *Ibid.*, p. 403.

⁵⁴ La mention du mot « balade » est intéressante : elle renvoie à une forme poétique à refrain canonique, envoûtante par son caractère répétitif.

⁵⁵ Voici la notice du *Dictionnaire du Moyen français* : <http://www.atilf.fr/dmf/definition/ravi>.

⁵⁶ Léry, *Histoire d'un voyage*, p. 547.

⁵⁷ Je pense à celle d'Angèle Merici, qui, en 1524, perdant la vue à Candie, sur la route de Jérusalem et ne la recouvre qu'au départ de la Terre sainte. Il s'agit là d'une épreuve éminemment symbolique qui invite à dépasser le sens de la vue pour trouver en vérité les réalités de la foi.

⁵⁸ Léry, *Histoire d'un voyage*, p. 547.

⁵⁹ *Ibid.*, préface, p. 61-63.



BIBLIOGRAPHIE

Œuvres

- BRÉBEUF Jean de et THÉRIEN Gilles, *Écrits en Huronie*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1996.
- CANAYE Philippe, seigneur du Fresne, *Le Voyage du Levant. De Venise à Constantinople, l'émerveillement d'un jeune humaniste (1573)*, éd. Henri Hauser [1897], Ferrières, Éd. de Poliphile, 1986.
- CARTIER Jacques, *Relations*, édité par Michel BIDEAUX, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du nouveau monde », 1986.
- FABRI Félix, *Voyage en Égypte*, trad. de l'allemand par Gisèle HURSEAUX, éd. Jacques MASSON, Le Caire, IFAO, coll. « Voyages en Égypte », 1975.
- , *Les errances de frère Félix, pèlerin en Terre sainte, en Arabie et en Égypte*, t. 1 (traités 1 et 2), édité par Jean MEYERS et Michel TARAYRE, Paris, Classiques Garnier, coll. « Textes littéraires du Moyen Âge », n° 25, 2013.
- LÉRY Jean de, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil* (2^e éd. : 1580), éd. Frank LESTRINGANT, Paris, Le Livre de Poche, « Bibliothèque classique », 1994.

Textes critiques

- BROC Numa, *La géographie de la Renaissance (1420-1620)*, Paris, Éd. du CTHS, coll. « Format », n° 1, 1986.
- GOMEZ-GÉRAUD Marie-Christine, *Écrire le voyage au XVI^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 2000.
- , « Enquête aux origines du carnet de voyage. De quelques manuscrits de voyage au Proche-Orient (XVI^e siècle) », *Viatica*, n° 5, 2018, URL : <https://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=844>.
- , « Enquête sur la voix des autres. Récits de voyage en Nouvelle-France, XVI^e-XVII^e siècles », *Voix autochtones dans les écrits de la Nouvelle-France*, Luc Vaillancourt, Sandrine Tailleur et Émilie Urbain (éds.), Paris, Hermann, 2019, p. 139-150.
- , « Exotisme, Altérité animale et Identité humaine. Les perroquets de Jean de Léry », *Viatica*, à paraître (fin 2022).
- HARTOG François, *Le Miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 1980.
- LAFFITTE Pierre Johann, « Le flot sucré des paroles dans le sel des larmes dans le *Decameron* », dans *Du sucre*, Véronique DUCHET-GAVET et Jean-Gérard LAPACHERIE (éds.), Biarritz, Atlantica, 2007, p. 49-68.
- LESTRINGANT Frank, « Jean de Léry, homme des Lumières », dans *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil (1557)*, Montpellier, Max Chaleil, coll. « Classiques du protestantisme », 1992, p. 231-42.
- LETONTURIER Éric et MUNIER Brigitte, « La sensorialité, une communication paradoxale », *Hermès*, n° 74, 2016/1, p. 17-24.
- LÉVI-STRAUSS Claude, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, coll. « Terre humaine », 1955.
- PINAULT Georges-Jean, « BELLVM : la guerre et la beauté », dans *De Virgile à Jacob Balde. Hommage à Mme Andrée Thill*, Bulletin de la Faculté des Lettres de Mulhouse, fascicule XV, 1987, p. 151-156.